premier drogman et conseiller de la même légation.

— M. l'avocat Lami vient d'être nommé chancelier de la légation de Toscane à Constantinople, en remplacement de M. Lapuce de Testa qui, pendant quatorze ans, a honorablement servi le gouvernement grand ducal.

— On écrit de Londres, le 10 février, que M. Thomas Wyse, nommé ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Grèce, en remplacement de sir Edmond Lyons, qui passe en la même qualité en Suisse, est parent du président de la République française, par le mariage de sir Alex. adre Wyse, son oncle, avec Mlle Bonaparte, fille aînée de Lucien Bonaparte, et de Mlle Boyer de Saint-Maximin.

— On lit dans la *Patrie* :

« La nomination de M. Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme, au poste d'ambassadeur près la cour de Madrid, se confirme.

« M. de Lesseps serait envoyé en qualité de consul-général à Alexandrie, en remplacement de M. Adolphe Barrot, qui irait à Rio-Janeiro.»

— M. Léonard Giustiniani, premier drogman de la légation néerlandaise à Constantinople, est décédé le 7. Ses funérailles ont eu lieu hier au milieu d'un grand concours d'assistans.

M. L. Giustiniani, né en 1779, attaché en 1804 au service de sa nation, nommé en 1818 premier drogman de la légation, est pendant tout le cours de sa longue carrière diplomatique, se conserver les sympathies qu'il avait acquises par son honorable conduite et son caractère conciliant. Chevalier de l'ordre du Lion Néerlandais, décoré de l'ordre de St-Wladimir de Russie de 4e classe et du Nichan-Iftihar, il aurait fait valoir ses droits à la retraite, lorsque la mort l'a frappé à l'âge de 70 ans.

— Hier, a eu lieu au théâtre de Péra la représentation au bénéfice de notre excellente cantatrice française Mme Vilmot-Medori. Le programme du spectacle se composait de la *Lucrezia Borgia* dont les succès croît de jour en jour; de variations sur un motif de la *Carmen Sylva* exécutées par Mme Vilmot avec ce talent de vocalisation et ce goût par dont elle nous a déjà donné de nombreuses preuves, et qui lui ont valu les honneurs du bis; d'un duo de l'*Elixir d'amour* chanté avec beaucoup de gaîté et d'entrain par la prima donna et M. Borella, notre basso comique, qui s'est montré plein d'esprit dans le rôle ridicule du docteur Fontanarose.

Le public a témoigné par ses bravos et ses applaudissements à quel point il savait apprécier le talent remarquable de Mme Vilmot, et combien il serait heureux de la conserver pour une seconde année.

— Mardi, des voleurs se sont introduits dans la maison de M. le Testa, chancelier de la légation de Toscane, et se sont saisis de plusieurs objets en argent de la valeur de 5 à 6,000 piastres du G.S.

— On lit dans le *Journal d'Odessa* du 27 février :

« S. M. l'Empereur, sanctionnant une décision du comité du Caucase, rendue sur la proposition du lieutenant de S. M. dans cette contrée, a daigné ordonner d'imposer un droit de sortie de 80 cop. d'arg. pour le livre et exportation des sangsues des provinces transcaucasiennes, par la frontière de terre, comme par toute la côte nord-est de la Mer-Noire; les sangsues devront être pesées avec les sacs dans lesquels on les expédie, et le droit sera perçu sans déduction de tare. »

— On lit dans le *Caucase* du 8 janvier :

« Sur toute la chaîne du Caucase et particulièrement sur ses extrémités occidentales, il est tombé une abondance extraordinaire de neige. En Mingrélie et en Imérétie, les communications ont été interrompues d'un village à l'autre et même entre les maisons. Sur la route militaire de Géorgie il y a eu de forts ouragans et la neige amoncelée a coupé les communications de la Transcaucasie avec la Russie. A Tiflis et dans les vallées, il n'y a pas de neige, et il fesait si beau le jour de l'an, que beaucoup d'habitans se sont promenés en habits d'été. »

ERRATUM. Dans notre dernier numéro, page 3me, colonne 1re, ligne 20me au lieu de *Diran*, lisez *Mihran*.

(Correspondances particulières.)

ROUMÉLIE. YANINA, 1er *mars*. — Rustem pacha ayant appris que des étrangers suspects, arrivés dans ce pays, allaient habiter différens quartiers de Yanina, sans en donner avis à l'autorité locale, et voulant mettre ordre à un état de choses susceptible de troubler la tranquillité parfaite dont jouit cette ville, a fait appeler au sein du conseil, le métropolitain, les imams et mouckiars des divers quartiers, les khogia bachis et les propriétaires des cafés et des khans, après avoir désigné un chef pour les *hanajis*, ainsi que pour les *cafédjis*, le pacha leur a transmis dans le conseil même les ordres suivans :

Tout chef d'établissement devra demander à chaque étranger se présentant dans un khan ou café, son passeport qui sera remis au bureau des passeports; il y sera enregistré et déposé, contre un billet de permanence qui servira à faire restituer le passeport lors du départ de l'étranger.

Dans le cas où un voyageur arrivant sans passeport ne pourra fournir caution, il en sera donné avis à l'autorité qui prendra des mesures en conséquence.

Les mêmes instructions, propres à assurer la tranquillité du pays, ont été transmises à tous les chefs de village.

Plusieurs sujets chrétiens de S. M. le Sultan, passés en Grèce, étaient devenus sujets hellènes; mais vingt-cinq familles de ces réfugiés ayant appris la tranquillité dont jouit la province, se sont présentées aux autorités d'Arta pour faire de nouveau leur soumission ottomane; sur l'avis des autorités d'Arta, Rustem pacha s'est empressé de permettre à ces familles de reprendre leur ancienne résidence, à la condition qu'elles se conformeront aux obligations des autres sujets du Sultan et particulièrement au *karatch*, avec l'exemption toutefois pour trois ans de toute contribution. On a le plus grand espoir que l'accueil fait par le pacha à ces réfugiés, engagera les autres à rentrer dans leur patrie, sous la protection bienveillante de S. M. le Sultan.

ANDRINOPLE, 2 *mars*. — Grâce à la bonte des neiges, on devait s'attendre à voir la rivière navigable pour les bateaux d'Enos, au moins jusqu'au mois de mai prochain.

Il n'en est pas ainsi; trompés par une fausse crue d'eau, une dizaine de ces bateaux d'Enos ont chargé pour Andrinople des bulles, des savons, des fruits et autres articles; jusqu'à Démotica la navigation a été facile, mais ensuite les difficultés ont été telles que les bateaux arrivés à trois lieues d'Andrinople, ont dû décharger les trois quarts de leur cargaison pour pouvoir continuer leur voyage. Maintenant ces bateaux doivent attendre que les pluies leur viennent en aide et grossissent les eaux de la rivière; sinon il leur faudra partir avec le tiers de leur chargement.

Le temps s'est remis au beau, et l'on se flatte d'en avoir fini avec l'hiver rigoureux qui, comme partout, a sévi dans cette contrée.

L'argent est toujours très rare, grâce aux envois continuels de numéraire pour les besoins de l'armée de Valachie; tous les fonds des cantons de Sophia, Philippopoli et autres districts, suivent la même destination.

Hier, un peu avant minuit, le feu s'est déclaré au quartier de Saint-Nicolas dans une petite maison occupée par deux prêtres qui y dirigent une école primaire. Le feu, alimenté par de vieilles nattes qui garnissaient le plancher, s'est rapidement propagé par le rétrécissement des rues du quartier et des maisons fort élevées du voisinage, fit de tels progrès que tous les autres quartiers furent en peu de temps éclairés par la lueur des flammes : on fit avancer des pompes; de nombreux secours furent dirigés sur le lieu du sinistre, et Ismaïl pacha y arriva bientôt lui-même avec ses officiers et ses cavas. Ses ordres furent exécutés avec intelligence et activité, et le feu maîtrisé dans plusieurs directions ne fesait plus craindre pour une haute et belle maison du salut de laquelle dépendait celui d'une foule d'autres; le pacha s'installa dans cette maison et de là fit diriger contre les maisons en flammes plusieurs pompes dont l'action continue parvint à sauver la maison menacée.

Le defterdar a beaucoup aidé au succès des efforts communs et, par sa présence, encouragé les pompiers et les travailleurs. Dans un autre endroit également fort menacé, on demandait des haches et des perches à croc pour abattre une treille et un mur voisé. Ebem bey, fils de Radji Eghiem pacha, en fit passer et ce fut dans cette direction qu'on abattit le mur et sauva la maison. Tout le monde, pompiers, porteurs d'eau, a en général fait son devoir et, nous devons le dire, c'est à l'activité du pacha et de ses officiers qu'on doit le peu de dommages que cet incendie a causé. Seulement il faudrait augmenter le nombre des haches, des perches et des seaux si nécessaires en pareilles circonstances. Rustem pacha avait donné, à ce sujet, des ordres qui ne furent point exécutés; on espère qu'Ismaïl pacha remplira cette lacune indispensable à la sécurité de la ville.

Il ne fesait heureusement point de vent pendant la nuit de l'incendie, et l'on n'a à regretter qu'une vingtaine de maisons grecques, quatre arméniennes incendiées et six abattues.

BAGDAD, *février*. — Bagdad était en deuil dimanche dernier; toute la population chrétienne accompagnait au champ du repos M. A. Geofroy, ex-consul de la République française. A cet effet, M. Chenieduc, chargé par intérim du vice-consulat, avait adressé des lettres de faire part à S. Exc. Nedjib pacha, au major Rowlinson, consul de S. M. B., et à tous les Européens résidant à Bagdad, en les priant de vouloir bien concourir à rendre les derniers honneurs au vice-consul décédé. A une heure précise, le cercueil précédé des cavass du vice-consulat et de S. Exc. Nedjib pacha; d'un piquet des marins du bateau à vapeur anglais et de ses officiers et des soldats diaires; de l'évêque chaldéen avec son clergé; du clergé syrien et grec en habits sacerdotaux; de deux drapeaux français, et suivi du major Rowlinson ayant à sa gauche M. d'Aristarchi, secrétaire de Nedjib pacha et à sa droite M. Chenieduc; de M. Pelletier, chargé du Viéroirat et de deux missionnaires anglais; de l'état-major du *Nitocris* en uniforme; des négocians anglais et autrichiens; des notables des nations chrétiennes et de tous les chrétiens sans distinction, accourus pour témoigner à M. A. Geofroy les regrets que laissaient dans notre ville son honorable conduite et les sympathies qu'il avait su s'y acquérir pendant le peu de temps qu'il y résida, se rendit au milieu d'une haie de marins en l'Eglise latine où le catafalque fut placé dans le nef. La cérémonie funèbre eut ensuite lieu dans les cinq rites latin, grec, chaldéen, syrien et arménien catholique et vingt-quatre heures après, le corps de M. A. Geofroy était déposé dans la sacristie.

GRÈCE. ATHÈNES, 28 *février*. — Rien de nouveau. La mesintelligence règne toujours entre les membres du cabinet, et ne fait qu'ajouter à la puissance de la Camarilla. Le brigandage a pris un développement qui a forcé le gouvernement de prendre des mesures extraordinaires. M. le major Tzinos vient d'être mis à la tête d'un corps de gendarmerie mobile et investi de pouvoirs illimités dans l'exercice de ses poursuites contre les brigands; il a, en même temps, été autorisé à commander, à cet effet, avec les autorités turques des frontières. Cette mesure était nécessaire, mais la mission qu'elle implique, eût pu être confiée à un officier moins porté que M. Tzinos à l'emploi des moyens extra-légaux contre lesquels s'élève déjà la voix publique et qui, loin de détruire le brigandage, ne font que l'aider et le jeter à son développement. M. Tzinos aurait déjà débuté par de cruautés exactions, et il est fort à craindre que sa conduite ne provoque ce qu'on veut justement prévenir.

Les affaires moldo-valaques préoccupent ici les esprits, et les journaux d'un certain parti commencent à prêcher effrontément l'extension du territoire hellénique. Cette nouvelle phase du journalisme d'Athènes, rapprochée d'autres symptômes plus marquans, ne laisse pas d'étonner beaucoup de monde, parce que nul n'a oublié ni l'Hétairie, ni la Philorthodoxie, ni l'Association de la Grande Fraternité. Quant à nous, nous croyons que le gouvernement grec devrait plus que tout autre ouvrir les yeux sur la nouvelle série de bouleversement le résultat final ne saurait jamais, dans tous les cas, être favorable à la Grèce.

Sir Edmond Lyons, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne à Athènes, vient d'être nommé, en la même qualité, auprès du directoire de la Confédération Suisse. M. Wyse, membre de la chambre des communes, lui succède. Le nouveau représentant d'Angleterre est attendu à Athènes, le 12 du mois prochain. On assure que M. Wyse a reçu l'ordre de suivre invariablement la ligne de conduite tenue par son prédécesseur.

Vous savez peut-être déjà que M. Prokesh, ministre d'Autriche, invité à se rendre à Vienne, est parti il y a quelques jours pour cette capitale (voie de Trieste) On ignore quel sera son successeur; en attendant, les affaires seront dirigées par M. Weiss, secrétaire de la légation.

NOUVELLES D'EUROPE.

Nous donnons aujourd'hui, *in extenso*, les nouvelles d'Europe que nous avons reçues par le paquebot français le *Nil* et dont nous n'avons fait qu'indiquer les plus importantes dans notre dernier numéro :

FRANCE.

La confiance inspirée au pays par l'honnête fermeté et l'incontestable capacité du gouvernement, porte déjà ses fruits. La hausse des fonds publics, cet indice infaillible de l'action réparatrice qu'exerce sur les affaires l'attitude intelligente et décidée du ministère, parle assez haut. L'industrie parisienne paraît à son tour recevoir une salutaire impulsion. La partie saine des travailleurs à déjà regagné l'atelier, et l'ouvrier égaré trop longtemps par l'étalage démagogique de doctrines dont il reconnaît enfin l'absurdité et la violence, déserte les clubs.

Voici le jugement que le *Times* porte sur la conduite du cabinet français dans la dernière crise que nous venons de traverser :

« Nous ne pouvons mieux comparer l'attitude du cabinet français dans la lutte parlementaire qu'il a engagée avec l'Assemblée nationale, qu'à celle de notre immortel Pitt qui, en 1783, a posé les bases de l'administration la plus durable et la plus glorieuse des temps modernes. Dans des temps comme les nôtres, un gouvernement est plutôt sauvé par la force de caractère et la persévérance que par la force même de la loi; aussi l'homme le plus hardi est il toujours le plus fort ministre.

« Le cabinet français a eu, nous devons le dire, à braver des dangers beaucoup plus grands que ceux qu'ont dû affronter les fils de Chatam en tout autre homme d'Etat anglais. M. Pitt, en effet, trouvait entre ses mains l'ordonnance légale de dissolution du parlement, qui refusait de s'assoir à sa politique, tandis que le ministère français a eu, pour arriver à une dissolution, à lutter contre une assemblée souveraine qui ne pouvait être dissoute que de sa propre volonté. M. Pitt se voyait à la tête du gouvernement régulier, armé d'immenses moyens d'action, soutenu par un roi puissant et entouré d'un peuple loyal.

« Les ministres français, eux, sortis de la tourmente révolutionnaire, ont eu à combattre dans l'assemblée nationale un parti appuyé par une minorité de la chambre, et dans le pays, à la fois même et le fer, la société et ses institutions. Si donc le triomphe du cabinet français est aussi durable qu'il paraît devoir l'être, ce sera un des épisodes les plus frappans de l'histoire parlementaire.

« Lorsque la prochaine assemblée sera réunie, il ne sera pas difficile, au moyen de nouveaux choix, de reconstituer une administration plus homogène et un parti ministériel composé d'hommes disposés à ne changer la forme actuelle du gouvernement que lorsque l'on aura trouvé à lui substituer quelque chose de plus avantageux et de plus durable. Dans toutes ces circonstances si delicates, la conduite du président a été extrêmement prudente, ferme et honorable; aussi a-t-il traversé, en soutenant dignement son ministère, une crise qui menaçait d'être ou ne peut plus fatale. »

ITALIE.

La pensée relative à la votation d'adresses de félicitation au Pouvoir exécutif, par les corps constitués, dont Marseille a pris l'initiative, continue à soulever l'approbation unanime du pays. Chaque jour de nouvelles assemblées locales suivent l'impulsion qui leur a été donnée par Marseille.

Ces manifestations patriotiques, en donnant la preuve que la France ne hat que d'un même cœur pour la cause de l'ordre, honorent autant les sentiments des populations, si promptes à imiter un grand et noble exemple, qu'elles honorent la cité par qui ce grand et noble exemple a été donné.

Les rapports transmis au gouvernement par les consuls de France dans la Haute-Californie et dans les divers ports des Etats-Unis, sur les mines d'or et de mercure découvertes dans le nord de l'Amérique, vers lesquelles se dirigent tous les jours des émigrans de tous les pays, ont éveillé sa sollicitude sur le sort des hommes et des capitaux que l'industrie du pays allait envoyer dans ces contrées. Le gouvernement a dû prendre des mesures pour éclairer le commerce en général sur les chances d'une expédition de ce genre; comme aussi pour lui faire connaître l'état exact des gisements de ces métaux auxquels les correspondances ont donné une consistance et une étendue vraiment fabuleuses.

A cet effet, les ministres de la marine, des affaires étrangères et des travaux publics, ayant réuni les documents émanés des représentants de la France en Amérique, les ont soumis à un conseil spécial composé d'hommes éminents dans la minéralogie et chargé d'indiquer les mesures à prendre dans l'intérêt de l'industrie française. Il a été décidé que le gouvernement enverrait immédiatement dans la Californie un ingénieur des mines, pour examiner l'état des gisements, le rendement, la nature des couches et filons d'or et de mercure existant dans ce pays. Sur le compte-rendu, et d'après les rapports exacts et authentiques de cet agent, l'administration ferait connaître la vérité sur tout ce qui se répand et s'imprime sur ces mines merveilleuses, et donnerait ainsi à l'industrie des renseignemens qui empêcheraient de laisser aventurer hommes et capitaux à la recherche des richesses peut-être imaginaires.

A la suite de cette décision, des ordres ont été donnés à Brest pour mettre en armement un navire qui sera à la disposition de l'ingénieur chargé de cette importante mission.

ALLEMAGNE.

WURTEMBERG.

La note du gouvernement autrichien succédant à celle du cabinet prussien a produit une immense sensation en Allemagne, et est venue augmenter encore la confusion qui règne dans les moyens d'arriver à fonder l'unité allemande. La plupart des assemblées d'Etat s'en sont occupées, et pendant que les gouvernemens auxquels on attribue des vues séparatistes, s'emparent de ces deux documens comme un moyen d'échapper au dilemne qui leur était posé, le gouvernement wurtembergeois déclare, aux applaudissemens de l'Assemblée représentative, qu'il n'attache qu'une médiocre importance aux deux notes, et que, se plaçant au point de vue général allemand, il promulguera les droits fondamentaux et continuera à suivre la politique qui considère l'Autriche comme faisant inséparablement partie de l'union germanique.

Cependant dans la séance du lendemain, la même Assemblée qui, la veille, avait salué de ses acclamations la déclaration du gouvernement, a repoussé l'urgence d'une motion tendant à déclarer que la liberté et le bien-être de l'Allemagne ne peuvent être

---

solution fut prise; je tirai mon épée et je la présentai au colonel.

— Quoi! tu refuses! s'écria M. Harrison avec étonnement.

— Je vous remercie de votre bonne volonté, Monsieur, dis-je au colonel; mais je ne veux point de la liberté, s'il me faut quitter ce pays. Ordonnez à vos soldats de ne point me perdre de vue; lisez-moi, je vous y engage, car je vous jure sur mon honneur que je ferai tous mes efforts pour vous échapper.

— Que veut dire cela, Senor? me demanda le quaker en me prenant affectueusement la main.

— Pour-je donc m'éloigner de Polly! m'écriai-je en tombant tout en larmes dans les bras du vieillard.

— Oh! merci, frère, murmura Polly; et, en parlant ainsi, elle se faisait une place sur le cœur de son père; si tu étais parti pour toujours, je crois que je serais morte.

— Mes enfans! s'écria M. Harrison, en m'unissant avec Polly dans la même étreinte. — Vois-les donc, Clinton, continua-t-il, aurais-tu la barbarie de les séparer?

Le colonel hésita un moment, puis il s'approcha de moi, et me dit, en me prenant mon épée :

— Vous êtes libre, Monsieur; je ne mets seulement la première condition du traité.

A ces mots il salua et s'éloigna avec son escorte.

La marquise de Briars était sortie depuis un moment. Elle revint bientôt, revêtue de son galant uniforme, des chevaux légers de la reine. Comme nous parassions tous surpris de cette nouvelle métamorphose, elle nous annonça qu'elle était décidée à retourner en France, et après nous avoir fait ses adieux, elle prouetta sur ses talons et disparut

CONCLUSION.

Quelques jours après cette aventure, dont le dénouement menaçait d'être si tragique, j'épousai Polly selon les rites de l'Eglise de Penn; le discours d'usage fut prononcé par le révérend Lexington, de Philadelphie, qui prit texte de ma désertion forcée pour anathématiser les fureurs des Alexandre et des César, à la grande jubilation de mon beau-père. Comment je me trouvai dans ma nouvelle condition, je ne saurais avec ardeur au dérichement des forêts vierges et à l'amélioration de la race bovine, si enfin Polly me fit cadeau d'une nichée de petits quakers et de petites quakeresses, c'est ce qu'apprendront par la suite ceux qui seront le courage de lire les autres épisodes de mon aventureuse existence.

Quant aux personnages étrangers à ma nouvelle famille qui ont joué un rôle dans ce premier récit, je ne vois pas d'inconvenient à révéler dès à présent au lecteur la catastrophe dont ils furent victimes. Mme de Briars, comme nous l'avons, nous avait annoncé, en nous faisant ses adieux, son projet de retourner en France; j'appris, quelque temps après, qu'au lieu de gagner le port le plus voisin, elle s'était mise, la nuit même de son départ de Rosen-House, à la recherche de Vernon; qu'elle avait réussi à le joindre à quelques centaines de lieues dans le nord; qu'elle avait usurpé sur le cœur du brave chevalier un empire absolu, et qu'à la fin de la campagne elle l'avait contraint à l'épouser, deux heures après leur débarquement à Brest.

LOUIS JUDICIS (Paul LAGARDE.)

CONVIVES INTRUS.

Le *Siècle* raconte dans sa revue de Paris l'anecdote suivante :

Dans ces derniers jours, tous les ministres ont donné chacun tour à tour un grand dîner, dédié au président de la république, et auquel étaient invités un certain nombre de personnages politiques importans et quelques notabilités financières, scientifiques et littéraires.

Un incident imprévu a fait diversion à la monotonie habituelle de ces galas ministériels.

6 heures venaient de sonner. Le ministre chez lequel la scène se passe, était dans son salon, en grande tenue; près de lui se tenait son secrétaire intime qui l'avait aidé à rédiger la liste des invités. Ce n'est pas une affaire médiocrement épineuse que le choix des convives dans un dîner politique, honoré de la présence du chef de l'état. Le maître d'hôtel est moins embarrassé de son menu que le maître de la maison ne l'est de ses invitations. Tandis que le Vatel des cuisines, plongé dans une savante méditation, se demande :

— « Que servirai-je à ces grands personnages, à ces illustres appétits, à ces estomacs considérables? comment composerai-je mes trois services? quelles sauces nouvelles inventerai-je pour mes salmis? quelles fri-ndises inédites réaliserai-je pour mes entremets sucrés? » — le Colbert du salon, non moins profondément absorbé par ses pensées, se dit en se grattant le front :

— Qui appellerai-je à ces repas gastronomique? Il s'agit ici de n'oublier personne et de n'inviter personne de trop. Chacune de mes invitations doit avoir sa signification, sa portée, son mérite, son éclat, son utilité; chacun de mes convives doit être agréable à tous, et leur réunion doit former autour de ma table un ensemble heureux qui témoigne de mon talent d'organisation. »

Après un long travail, la liste des convives avait été enfin composée, ainsi que le menu du dîner; le ministre et le maître d'hôtel étaient également satisfaits de leur œuvre, et ils voyaient arriver avec une douce satisfaction le moment de la cérémonie, car, nous l'avons dit, 6 heures venaient de sonner aux pendules.

Le salon commençait à se remplir, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et l'huissier de service annonça de sa voix solennelle un nom qui fit bondir le ministre.

Non pas que ce nom fût mal sonnant et que celui qui le portait fût indigne d'être admis à la table ministérielle; — seulement le nouveau venu n'était pas invité.

Ce convive inattendu se présenta pourtant avec aisance, la tête haute, la contenance assurée; il vint saluer le ministre, qui s'inclina machinalement avec le visage étonné et l'air interrogateur d'un homme qui attend une explication sur un fait qu'il ne peut comprendre.

Mais, après avoir salué, le nouveau venu recula de quelques pas et alla se mêler à un des groupes formés parles assistans.

Le ministre fit un signe d'appel au secrétaire intime, qui partageait son étonnement.

— Est-ce que M.*** aurait été inscrit par mégarde sur la liste d'invitation? demanda-t-il.

— En aucune façon, répondit le secrétaire; voici la liste, que je viens de relire en le voyant entrer.

Pendant ce colloque, la porte se rouvrit, et l'huissier annonça encore un convive qui n'était pas au nombre des invités.

Qu'est-ce que cela veut dire? balbutia le ministre; est-ce un malentendu ou une mystification?

Et il ajouta tout haut en rendant le salut :

— Je vous remercie, monsieur, de l'honneur que vous me faites.

Mais il n'osa pas compléter sa pensée, en disant :

— Et auquel j'étais loin de m'attendre; — car l'intérêt qu'un personnage considérable, et on ne pouvait risquer envers lui ce fâcheux compliment.

Dans l'espace d'une demi-heure, l'incident se renouvela quatre fois encore; et de plus en plus convives imprévus, appartenant tous à des sphères élevées et figurant en première ligne sous des drapeaux différens.

Inquiet de l'aventure, le ministre dit tout bas à son secrétaire :

— Je suis nouveau dans mon état, j'ignore en grande partie les coutumes ministérielles, mais je ne pense pas qu'il puisse être d'usage que l'on vienne dîner au ministère sans invitation. Il faut absolument que vous me donniez le mot de cette énigme, et le seul moyen, je crois, c'est que vous alliez le demander à un de ces messieurs.

La commission était délicate, mais le secrétaire ne manquait pas d'aplomb; il choisit celui des intrus qui lui parut le moins imposant, et s'approchant de lui avec une extrême courtoisie :

— Mille pardons, monsieur, lui dit-il, j'hésiter à vous demander votre lettre d'invitation; c'est une formalité puérile sans doute, mais toutes les lettres doivent être déposées aux archives particulières du ministre, qui tient beaucoup à cette collection.

— Comment donc! monsieur, répondit l'intrus, votre requête est trop juste, et je serais désolé de décompléter la collection du ministre.

— Votre nom doit en être un des principaux ornemens, continua le secrétaire.

— Vous êtes trop bon, monsieur. Voici la lettre.

C'était bien une lettre d'invitation à dîner, une lettre absolument conforme à celles que le secrétaire avait expédiées lui-même, la formule d'invitation gravée par la même planche, et le nom propre écrit à la main d'une écriture que le secrétaire intime ne put parvenir à reconnaître.

Il n'était pas douteux que tous les autres intrus eussent une pareille lettre dans leur poche. L'incident s'expliquait. Un mauvais plaisant s'était procuré chez le graveur ou avait dérobé au ministère même des lettres qu'il avait remplies à sa fantaisie.

— Que faut-il faire? demanda le secrétaire au ministre, après lui avoir donné cette explication.

— Faire mettre bien vite six couverts de plus et qu'on nous serve tout de suite, car voici le président qui vient d'arriver, et tous nos convives sont là. Contentons-nous des six sur lesquels nous ne comptions pas; si nous tardions, il pourrait en venir d'autres.

Le ministre avait pris philosophiquement son parti.

— « Ma foi! disait-il en sortant de table, je dois remercier le plaisant qui m'a joué ce tour; il aurait pu faire de plus mauvais choix et agir avec moins de modération; au lieu de six convives, il pouvait m'en envoyer cinquante et je ne sais pas trop comment je m'en serais tiré. »

Le fait est que, loin de lui nuire, la plaisanterie avait tourné à son avantage. Les six intrus avaient été d'un excellent effet au repas. La différence de leurs opinions politiques, le rang qu'ils occupaient dans leur parti, contribuèrent au succès qu'obtint leur présence. Et tous nos convives se disaient que l'ingénieur qui avait donnés en réunissant les extrêmes. C'était de la fusion, de la conciliation, et tout le secret du gouvernement est là.

Mais le ministre est modeste; — c'est quelquefois le défaut des novices; — il eut la naïveté d'avouer à quelques-uns de ses confidens le secret des six invitations qui lui avaient valu tant d'éloges; les confidens se gardèrent bien d'être discrets, et voilà comment l'aventure s'est ébruitée.